

Le Billet de Suzanne Delacoste

Un ban pour les femmes qui travaillent



Aucun poète n'a jamais pris son luth, aucun chansonnier son indispensable guitare pour s'attendrir sur la femme qui travaille hors de son foyer. Tandis que l'abnégation, la modestie, le courage de la « ménagère » trouvent de temps à autre une plume pour les chanter dignement. Ainsi, c'est le côté popote qui séduit Verlaine lorsqu'il écrit :

*Quand Maintenon jetai sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de sa coiffe de lin.*

Or, en réalité, cette reine in extremis n'avait rien de l'ange du foyer et de la Française qui cuit au feu de bois.

Parfois aussi, à la fin d'un banquet où les vins offerts ont été capiteux, un orateur, saisi de remords à l'idée que sa femme a été privée de la terrine du chef et de l'entrecôte au poivre flambée, y va d'un trémolo sur toutes les maîtresses de maison de l'univers. Ceux qui ne redoutent pas les clichés ou qui en vivent parlent alors des « admirables compagnes des bons et des mauvais jours ». Les autres, plus raffinés, avançant une main soignée et entrouverte, selon un geste qu'ils savent élégant, évoquent « les déesses de l'âtre », les « vestales aimantes auxquelles nous devons tant ». Et il y a toujours

à ce moment-là un convive du bout de la table pour murmurer : « Et tu parles s'il s'y connaît ! Sacré Fernand, va ! ».

Vous pensez bien que je tiens trop à la vie et à la vérité pour oser ici minimiser le travail des « femmes d'intérieur ». (L'expression est jolie. C'est la princesse Soraya elle-même qui l'a utilisée pour remplir sa formule d'admission aux Etats-Unis. Si au moins ce détail frappait l'entendement de l'administration fédérale qui s'obstine à ne voir dans la femme qu'une « ménagère ».) C'est bien simple : les « femmes d'intérieur » sont de la famille des fées. Des anneaux magiques, des miroirs enchantés. Partout où elles passent, la poussière recule effarouchée, le parquet a des reflets changeants, les chemises d'hommes, vaincues, s'empilent dans un parfum de lavande, la table se couvre de ragoûts mijotés, les enfants s'endorment un pouce dans la bouche et l'odeur indescriptible, chaude, rassurante de la lessive monte des soupiraux où le chat marche sur la pointe des pattes.

Bon. Maintenant que j'ai moi aussi déposé mon morceau de bravoure aux pieds de la maîtresse de maison, je vais parler des autres femmes. De celles qui préfèrent naviguer sous le pavillon de l'indépendance et qui, comme les Suisses de François Ier, s'engagent dans les troupes mercenaires des dactylographes et des vendeuses de magasin.

Les hommes ne les célèbrent jamais sur la guitare. Ils ressemblent aux parents dont les enfants sont hors de la coquille et qui considèrent ces rejetons émancipés avec une surprise mêlée de regrets. « Ma femme aime mieux travailler dans un bureau plutôt que de s'ennuyer à la maison », disent les maris avec le ton des grandes personnes qui soupirent : « Dire qu'on les a eus tout petits. Maintenant, ça veut vivre sa vie. » Avec cette nuance toutefois qu'ils sont assez contents, les maris, de n'avoir pas à offrir à la très chère, à celle qu'ils aiment plus qu'eux-mêmes, disent-ils, cet argent de poche qu'ils ont toujours considéré comme superflu.

Personne ne parle jamais des femmes qui trouvent le moyen d'être fraîches comme une branche de lilas tout en sortant à sept heures d'un magasin, pour se précipiter sur leurs balais et sur la vaisselle de midi, sans oublier la petite lessive privée et le filet à provisions. Personne ne plaint ces vestales qui se font des loisirs une idée particulière. Pour elles, avoir congé signifie cirer le studio, brosser les habits du mari, nettoyer la baignoire après le passage des enfants, laver la salade et de faire un shampoing pendant que Monsieur, couvert d'eau de toilette, pousse une pointe jusqu'à la marchande de tabac, et que le rôti dominical roussit en douceur, au milieu d'un cercle de chanterelles.

Elles ne sont jamais fatiguées parce qu'elles n'ont même pas le temps de se dire, comme les mères de famille : « Dans un ménage on n'a jamais fini. » Et elles sont rarement malheureuses : ayant choisi d'acheter l'aisance et la liberté à ce prix, elles pensent avec raison qu'elles ont fait, somme toute, une bonne affaire.

Suz. D.